

COURRIER DU BRÉSIL

POLITIQUE. — LITTÉRATURE. — REVUE DES THÉÂTRES. — SCIENCES ET ARTS. — INDUSTRIE. — COMMERCE.
CE JOURNAL PARAÎT TOUS LES DIMANCHES.

RÉDACTEUR-GÉRANT-RESPONSABLE, AD. HUBERT.

BUREAU : RUE DO ROSARIO N. 100.

RIO DE JANEIRO : Un trimestre 3\$000, six mois 6\$000, un an 12\$000. — PROVINCES : Un trimestre 3\$500, six mois 7\$000, un an 14\$000.

COURRIER DU BRÉSIL.

Rio, 23 mai.

Les institutions monastiques.

Parmi les institutions qui se sont élevées au sein du christianisme à mesure que le temps a jeté sa rouille sur les enseignements de ses fondateurs, il en est une dont les effets anti-sociaux et démoralisateurs ont contribué plus que quiconque à ce soit à maintenir les peuples de l'Occident dans le triste état de misère dont ils n'ont commencé à émerger qu'en 1789. Cette institution, encouragée par l'ignorance des temps, par la superstition des grands et le servage abject dans lequel les pauvres étaient tenus, se répandit comme une peste sur la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre.

Des milliers d'oisifs se renfermèrent dans un monde à part, et, sous prétexte de travailler à leur salut, forcèrent, par mille manœuvres directes ou indirectes, les travailleurs des champs et des villes à les nourrir et à les vêtir. On a dit à l'encontre de ces accusations que les moines d'autrefois avaient défriché la France et conservé, dans le silence de leurs cloîtres, le trésor des sciences et des lettres que nous avait légué l'antiquité.

Quelques natures plus généreuses, qu'une erreur de leur raison avait enrégimentées dans cette milice paresseuse, occupèrent leurs longs loisirs, il est vrai, à déchiffrer et à copier certains manuscrits grecs et latins que le hasard leur mit sous la main : mais pour ces rares adeptes de la science, si rares que l'on en compte à peine deux ou trois par siècle, combien de ces natures obtuses et obèses auxquelles nous devons les palimpsestes ! Combien qui passaient leur temps à gratter sur les parchemins les chefs-d'œuvre d'Athènes, d'Alexandre et de Rome pour y tracer leurs béates rêveries, ou les stupides légendes qu'ils voulaient greffer sur le christianisme. La part des moines dans la conservation et la renaissance du faisceau de lumières que la barbarie du moyen âge avait laissé vivoter est beaucoup moindre qu'on a bien voulu le dire. Si Constantinople n'eût pas conservé le feu sacré, si le triomphe de Mahomet II n'eût pas forcé les savants et les littérateurs à chercher un refuge dans l'Occident, si, surtout, les républiques commerciales de l'Italie n'eussent, par les voyages, la fréquentation des étrangers, la comparaison des mœurs et des croyances, maintenu l'esprit humain dans une certaine sphère d'activité, le réveil de la raison se fût fait attendre encore longtemps.

Les moines, nous dit-on, conservaient le dépôt précieux des connaissances humaines, et gardaient pour la postérité les traditions des âges passés ! Oui, comme le geôlier garde le condamné dont il redoute l'évasion, comme l'eunuque muet veille sur les trésors qu'il ne comprend ni ne convoite.

N'avons-nous pas vu encore de nos jours des hommes mille fois plus instruits que les reclus du moyen âge, et qui, nouveaux Omar, demandaient à grands cris le sacrifice par le feu, des historiens, des orateurs, des moralistes et des poètes de l'antiquité ?

Oh ! si les monastères avaient été fondés dans le

but d'arracher à une destruction certaine la somme de savoir et de connaissances que l'humanité avait amassée quand le paganisme disparut, nous comprendrions qu'on leur fit un titre de gloire de quelques efforts individuels des malheureux qui végétaient dans leurs cloîtres ; mais se targuer de quelques effets du hasard, se vanter de résultats obtenus à l'encontre du principe de l'institution, venir nous donner quelques exceptions comme la règle, c'est se moquer de l'intelligence de ses lecteurs, et de pareilles prétentions ne supportent pas le moindre examen.

Que ceux qui cherchent à justifier aussi les établissements monastiques d'autrefois n'oublient donc pas que le cénobitisme et la vie conventuelle furent inventés tout exprès pour tuer l'esprit et l'intelligence, pour détacher l'homme des choses de ce monde, pour mentir de jour, de nuit, à toujours et à jamais, au but pour lequel il a été créé. Si donc parfois la raison de quelques-unes de ces victimes de la superstition s'est révoltée, si donc il s'en est trouvé qui n'ont pu se soumettre d'une manière absolue aux règles abrutissantes sous lesquelles on voulait les courber, gardez-vous d'en faire honneur à l'institution. C'est la nature humaine qu'il faut seule en glorifier.

Maintenant devons-nous croire, comme on nous l'assure, que les moines ont défriché la France ? Serait-ce vraiment à leurs travaux, à leurs sueurs que nous devrions nos vignobles, nos prairies, nos guérets, nos vergers ? Certains écrivains, plus fantaisistes que véridiques, ne craignent pas de l'affirmer ; il est bon cependant de peser la valeur de leur affirmation. Nous savons bien que cette affirmation a été dite et répétée mille et mille fois ; mais nous nous défions, et pour cause, des échos qui ne font que perpétuer des sons sans en vérifier l'origine ou la véracité.

Il est certain d'abord que l'assertion est formulée d'une manière trop vague et trop générale, car avant, longtemps avant l'invention de la vie monastique, une assez grande partie de la France avait été défrichée, puisque depuis des siècles la Gaule nourrissait des millions d'habitants qui ne vivaient d'autres choses que de racines ou de baies sauvages : il est certain encore que la France, il n'y a guère qu'un siècle, était à moitié couverte de forêts ! Or, entre les parties défrichées de temps immémorial par les Gaulois et les Romains, et les parties non encore défrichées au moment de la révolution, nous ne voyons guère où placer les prétendus immenses travaux des moines.

Nous ne nierons pas cependant que les moines aient, non pas défriché, mais aient fait défricher certaines parcelles de terrain. Ils faisaient acte de propriétaires cherchant à augmenter la valeur de leur propriété ; c'était dans l'ordre naturel des choses. Il y avait alors, parmi les institutions ecclésiastiques qui pesaient le plus sur le travail, il y avait la dime, en vertu de laquelle des oisifs venaient chaque année prélever une forte part du produit des travailleurs.

La dime avait été inventée, ou, si l'on aime mieux, régularisée, en 566, par le second concile de Tours. Elle devait être payée aux prêtres : 1° pour attirer la bénédiction du ciel sur les biens de

la terre ; 2° pour que les ecclésiastiques, n'étant point embarrassés des affaires du siècle, pussent vaquer plus paisiblement à leur ministère ; 3° pour que les prêtres pussent soulager les pauvres et racheter les captifs.

Dans un concile tenu à Ratisbonne sous Charlemagne, en 795, en un temps de famine, on disait dans le 25^e canon : Qu'on avait entendu des voix qui avaient reproché la dureté des chrétiens et leur négligence à donner les dîmes ; que si les épis étaient vides, c'est que les démons en avaient mangé les grains : *Experimento didicimus in anno illo quo valida fames vacuas annonas à demonibus devoratas, et voces exprobativis auditas.*

Pendant près de quatorze cents ans, le peuple a payé la dime, et, dans toute cette longue série de siècle, la famine a été plus fréquente que jamais.

La seconde raison donnée pour justifier l'institution des dîmes ne valait pas mieux que la première car jamais le clergé ne fut plus occupé des affaires du siècle, ne fut plus processif quand il eut le droit de prélever la dime. Ce ne sont dans les archives des parlements, que procès, appels et arrêts entre prieurs et abbés, entre curés et chanoines, entre évêques et abbayes, à l'occasion des dîmes solites ou insolites, dîmes noales ou dîmes de suite, dîmes en espèces ou en nature, dîmes de coutume ou de droit écrit, dîmes surnuméraires, inféodées, grosses dîmes, menues dîmes, vertes dîmes, etc. Il y avait de quoi mettre en fuite tous les procureurs et présidents du monde.

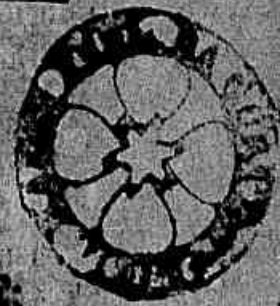
Est-il nécessaire de rappeler comment les décimateurs soulageaient les pauvres et rachetaient les captifs.

Voici ce qu'on lit dans les *Conférences de Paris*, imprimées par ordre du cardinal de Noailles, page 81, tome IV : Le trafic des nègres, qu'on va acheter en Afrique pour les revendre, est-il permis ? Ce trafic est permis, et, pour le démontrer, il faut supposer : 1° que l'Eglise, qui a déclaré que la condition servile était un empêchement dirimant, reconnaît que l'esclavage n'est pas contraire au droit naturel ; 2° il y a trois moyens par lesquels on peut devenir esclave.

Le premier est le droit de la guerre, donnant pouvoir aux victorieux d'ôter la vie ; il autorise le vainqueur à la laisser au vaincu à condition qu'il sera son esclave. Le second est celui de la naissance. C'est quand un esclave met des enfants au monde : ces enfants naissent esclaves. C'est la même chose quand la loi du pays veut que tous les sujets d'un prince soient ses esclaves. Le troisième est quand un homme libre est vendu pour être esclave par ceux qui ont le droit de le vendre.

Cela étant supposé, il est permis d'acheter des nègres dans les pays où ils naissent tous esclaves ; mais cela n'est permis qu'à deux conditions : 1° que ces achats se fassent du consentement du souverain à qui ils appartiennent ; 2° que ces nègres soient vendus par ceux qui ont le droit de les vendre. Tels sont les pères et mères, ou les maîtres sont esclaves, etc. O christianisme ! dans laquelle, escobardeeries étais-tu fourvoyé ! On voit comment les dîmes pouvaient être employées au rachat des captifs.

Quoi qu'il en soit, tout le monde payait la dime.



2463
52

tout le monde, sauf les moines et religieux de toutes sortes en vertu d'un décret de Pascal II. Il est vrai qu'il restreignit dans la suite ce privilège aux ordres de Cîteaux, aux Hospitaliers et aux Templiers, mais il le maintint pour tous les ordres quant aux terres qu'ils feraient défricher, aux animaux qu'il nourriraient, et à leurs jardins.

De là, comme conséquence économique, le défrichement des terres incultes par les institutions monastiques. Si le pauvre cultivateur laïque s'avisait de mettre une bruyère, une lande en culture, vite le décimateur de la paroisse venait réclamer dîme, pour laquelle on avait inventé le nom de *novale*.

Toutes les dîmes prélevées sur les terres neuves s'appelaient *novales*, et devenaient la source d'innombrables procès entre les curés, les desservants, les prieurs, les abbés, les évêques et les bénéficiaires, qui tous y prétendaient.

Mais ce n'était pas tout : la dîme ne suffisait pas, l'Etat venait à son tour demander la taille, et ces deux exactions qu'avait à subir le pauvre cultivateur laïque lui rendaient tout défrichement impossible.

Les institutions monastiques au contraire avaient tout avantage à se faire léguer landes, pâtis, bruyères, bois, forêts et marécages, car elles avaient des serfs, comme le chapitre de Saint-Claude, auxquelles elles pouvaient donner ces terres à défricher. Le fisc national respectait ces terres : c'étaient des biens ecclésiastiques et, comme tels, privilégiés ; la dîme ne s'y prélevait pas, car l'Eglise ne pouvait prélever sur elle-même, il valait beaucoup mieux pressurer le vilain et le main mortable.

C'est là ce qui explique comment les moines ont pu passer pour les défricheurs bénévoles et généreux de la France. Des annalistes, des chroniqueurs, qui n'avaient aucune notion d'économie politique, se trouvaient dans l'impossibilité continue et absolue d'expliquer certains faits d'ordre social ou politique ; ils inventaient à tout hasard une raison à peu près plausible, et ce qu'ils avaient imaginé était répété de siècle en siècle par une foule de copistes et de compilateurs aussi ignorants qu'eux. Il n'est donc pas vrai de dire que les institutions monastiques nous ont conservé à travers les siècles le dépôt des connaissances acquises par l'antiquité, comme il n'est pas vrai de dire que ces mêmes institutions ont défriché la France.

Ce qui résulte de l'étude de toute cette histoire, c'est que le monachisme a été imaginé justement pour éloigner l'homme de toute communication avec les siècles passés, avec le temps présent, avec les âges à venir ; c'est que le monachisme, fondé pour glorifier la pauvreté, a saisi la première occasion économique qui s'est présentée pour s'enrichir et amasser des richesses, tout comme l'on fait en l'an de grâce 1857.

T. N. BERNARD.

Désordre social en Amérique.

Dans le numéro 4 du *Scapell*, excellent journal américain de New-York, rédigé par Eduard H. Dixon M.-D., nous trouvons sous le titre *Lynch law*, le tableau suivant de la situation sociale de l'Amérique.

« Les journaux d'aujourd'hui abondent en récits de vols commis au moyen de strangulation ; non moins de trois personnes ont été ainsi traitées dans une seule nuit, et encore dans une des rues les plus fréquentées d'une grande ville. Au nom du ciel, que deviendrons-nous dans cette ville où depuis longtemps la justice et le crime se liquent, et où la science même se vend à l'escroc habile pour soustraire le crime à la punition ! D'horribles meurtres commis pour vols jettent l'épouvante dans de paisibles populations. Chaque nuit ou toutes les deux nuits de malheureuses femmes sont battues et tuées à coups de pieds par des brutes qui sont

eux-mêmes les victimes d'un système maudit de dégradation morale, système sous lequel gémit l'humanité. Nos marchés sont remplis de bouchers et de marchands voleurs et trompeurs ; une bande d'exploiteurs exempts de toute surveillance nous vendent notre charbon ; le pain que nous mangeons se compose d'un mélange misérable, lorsque notre pays pourrait fournir à la moitié du monde la plus belle farine pour tous ses besoins. La moitié de nos marchands et de nos bouchers se servent de faux poids. Notre éclairage nous est fourni au triple du prix des autres villes par quelques corporations exemptes de toute surveillance. Nos wagons de chemin de fer ne valent pas mieux que des étables à cochons dans lesquels on nous permet de nous tenir debout, comme les troupeaux qu'on conduit au marché, et de suffoquer sous les exhalaisons fétides d'une multitude.

« Pendant plus d'un demi-siècle nous n'avons eu de monnaie nationale en circulation, nous servant d'une monnaie rognée par des escrocs qui volaient demi-sou, par demi-sou ; presque tout travailleur est un escroc systématique, tout avocat un voleur, et tout médecin un malheureux marchandant le sang de ses semblables ; les criminels ont souvent leur appui, et un serment ne lie pas plus qu'un brin de paille. La moitié de notre chergé s'empresse de défendre et de flatter des paroissiens hypocrites, qui éblouissent par leur luxe vulgaire, comme s'ils étaient dans un bal et non pas dans une église. Tout cela est incontestablement vrai, et notre situation devient chaque jour plus critique ; les brigandages et les assassinats qui se commettent dans les rues de la Métropole de l'Union en sont la preuve, le mal est à son comble, et il faut trouver le remède !

« Les différents abus et abominations que nous venons d'énumérer, ont tellement énervé la société qu'elle a laissé tomber les fonctions publiques qui exigent le plus de responsabilité entre les mains d'hommes qui les regardent comme les moyens de se procurer de l'argent.

« Des contrats pour l'exécution de travaux publics sont donnés à ceux qui paient le plus haut prix pour la faveur. Les taxes de notre ville sont devenues énormes, et le prix des choses les plus nécessaires à la vie est, pour les classes moyennes et pauvres, à son maximum. C'est pénible de voir l'exploiteur ignorant, au cœur dur, se promener en voiture dorée, tandis que la vertu et l'industrie honnête marchent à pieds. Le crime a atteint un degré tel, que quelque chose doit se faire. La vie n'est plus en sûreté !

« Garotter un homme, lui enfoncer la cervelle, le frapper de loin, qu'est-ce que vous en dites, citoyens ? Les jurés se liquent avec les brigands et les assassins. Où est donc le remède ? Nous répondons : dans le pistolet pour la défense personnelle, et si cela ne suffit pas, dans la justice populaire ! »

L'Amérique est un pays vaste et ses ressources sont immenses, inépuisables. Son gouvernement politique est la République, gouvernement le plus parfait des temps anciens et modernes. La rapidité et le développement de sa puissance sont peut-être sans exemples, et malgré tout cela, la Société Américaine se trouve dans une situation si déplorable, si désespérée que le *Scapell* propose, comme dernier remède, le pistolet et la justice de la masse !

Quel triste témoignage pour la civilisation du plus jeune des peuples de la terre ! Le pistolet et le droit du plus fort ! N'est-ce pas l'arme du sauvage ? Un tel système ne serait-il pas digne du moyen-âge plutôt que de nos temps modernes ?

PETITE CHRONIQUE EUROPÉENNE.

AUGUSTINE BROHAN CHASSÉE DU FIGARO.

M^{lle} Augustine Brohan, la comédienne ordinaire de l'empereur, que vous savez, a donné définitivement sa démission de chroniqueuse du *Figaro*.

Suzane, pour mieux dire, a été mise à la porte. Elle attirait 15 duels par semaine au directeur. Sa lettre est un dernier trait d'impertinence et de méchante raillerie qui n'étonnera et ne blessera personne. Cette lettre est connue, mais nous la reproduisons, pour l'orner des réflexions qu'elle mérite. Pour faire cet acte de justice, il est bon d'avoir le texte, d'ailleurs fort court, sous les yeux.

« Mon cher Figaro,

« Avec ta permission, nous en resterons là : c'est un regret ; mais il est *adouci* par le souvenir des *galanteries* exquis qui m'ont accueillie dans certaine presse.

« Je m'attendais, du reste, à ces *fadeurs* que les hommes bien élevés réservent seulement pour les femmes.

« Moi partie, ces messieurs, que ma présence semble avoir *génés*, vont pouvoir se mettre à leur aise.

« Qu'ils poursuivent leur métier, qu'ils calomnient le prochain, qu'ils l'insultent, qu'ils essayent de faire des mots, qu'ils fassent du *mal* ; mais surtout, qu'ils persistent à s'entendre, qu'ils continuent à s'aimer les uns les autres, car sans cela, qui *diantre* les aimerait !

« Quant à nous, mon cher Figaro, laissons-les à leurs habitudes, et gardons chacun les nôtres.

« SUZANNE. »

Que dites-vous de cette péronnelle, de cette insulteuse émérite qui se plaint de l'insulte et de la calomnie ? Qui, diantre ! pour employer son style élégant et distingué, a commencé la guerre, s'il vous plaît ? Qui donc a tenté de flétrir des gloires et des malheurs qui devaient être sacrés pour tous ? Il est curieux de voir cette petite et méchante donzelle s'élever contre de justes représailles, se plaindre de la loi du talion, s'irriter de ce qu'elle a récolté ce qu'elle avait semé ! — Laissons cette petite vipère *crinolinée* lancer son dernier petit jet de petit venin, et passons. — Nul n'en mourra, heureusement ; ses jappements ne tuent pas.

BUDGET ESPAGNOL.

Le gouvernement très-catholique et très-absolutiste d'Espagne, vient de publier le budget du royaume pour l'exercice prochain ; les dépenses y figurent pour 1,800 millions de réaux et les recettes pour 1,562 millions, ce qui constitue un déficit de près de deux cent cinquante millions de réaux. Ajoutons à cela les éventualités d'une guerre avec le Mexique, et l'on aura la mesure de ce qu'un pareil état de choses promet pour l'avenir.

NOUVELLE INVENTION.

On vient de construire en Angleterre, dit la *Presse de la Jeunesse*, une école portative en bois, qui se monte et se démonte avec la plus grande facilité. On sait qu'à certaines époques de l'année, les enfants des laboureurs sont occupés aux travaux des champs. L'école ira désormais au-devant des écoliers.

ENCORE DU CLELGÉ.

Au moment où une chambre correctionnelle frappait la prévarication, la forfaiture, l'abus de confiance l'escroquerie dans M. Berryer, une autre chambre frappait l'immoralité dans un saint ministre de Jésus-Christ. Cet ignoble personnage, qu'on dit toucher à la soixantaine, a été condamné à une année de prison pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. — Les débats relatifs à cet Alexis Dupont tonsuré ont eu lieu, bien entendu, à huis-clos.

Nous ignorons s'il en est de même chez vous, mais ici le nombre des ecclésiastiques qui cultivent une certaine nature d'infamies devient de plus en plus considérable. Vous ne sauriez croire la quantité de prêtres qu'on juge pour ces dégoûtants dé-

lits, sans compter ceux qui échappent à la justice, et qu'on ne juge pas. O dépravation du clergé!

*

A PROPOS DE LA REINE HORTENSE.

Tous les journaux bonapartistes publient en ce moment une longue et magnifique réclame en l'honneur et en faveur du fameux dictionnaire de l'ouillet, revu, corrigé, augmenté et modifié. Le Deux Décembre l'a accepté pour les Universités, et l'archevêque Sibour l'avait approuvé. — Nous sommes curieux de savoir si M. Bouillet a modifié l'article concernant la reine Hortense. Nous vérifierons au premier jour. Dans notre édition, on lit sous la rubrique : Reine Hortense, ce qui suit : « Elle avait eu de son mariage avec Louis trois enfants... après avoir perdu les deux premiers par maladie, elle fut séparée du troisième, par suite d'une folle tentative qu'il fit en 1836 à Strasbourg pour se faire proclamer empereur.

*

PROGRÈS EN DANEMARK.

Le roi de Danemark vient de promulguer une loi adoptée dans la dernière Diète du royaume de Danemark et qui rapporte la loi qui obligeait les pères et mères, sous peine d'amende ou de prison, à faire baptiser leurs enfants dans un certain délai. Dorénavant ils seront libres de faire ou de ne pas faire baptiser leurs enfants ; mais ils seront tenus de faire inscrire sur les registres de leurs paroisses respectives la naissance de tout enfant dans le délai d'un an. Le pasteur délivrera l'acte de naissance de l'enfant, quand même celui-ci n'aurait pas reçu le baptême. C'est là un nouveau pas fait vers l'établissement de la complète liberté religieuse en Danemark. (Faedrelandet.)

*

LORD PALMERSTON LOUSTIC.

S'il faut en croire les nouvelles anglaises, rapportées par certains journaux, lord Palmerston ne tient pas seulement à être grand ministre, il veut aussi conserver son titre de loustic par excellence. Voici par quel étrange préambule il aurait commencé son *speech* aux électeurs de Tiverton.

« Messieurs, aurait-il dit, avant de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, j'ai à vous demander autre chose : c'est de souffrir que je vous parle le chapeau sur la tête. J'ai deux raisons pour vous adresser cette prière ; la première, c'est que je tiens à vous représenter fidèlement, et, dans cette froide journée, vous avez tous le chapeau sur la tête ; la seconde, c'est que je suis sûr que vous ne voudriez pas voir votre mandataire enrhumé du cerveau et placé par là dans l'impossibilité de s'acquitter de ses fonctions. »

Cette sortie humoristique a fait éclater les rires des auditeurs.

*

OÙ L'ON SE DISPUTE LA PEAU DE L'OURS.

Les journaux publient, depuis quelques jours, de nouvelles lettres du comte de Chambord et du duc de Nemours. Ces messieurs discutent très sérieusement entr'eux les conditions auxquelles la couronne de France sera adjugée à l'une ou à l'autre branche. Rien n'est plus bouffon que les discussions de ces chasseurs de trône ; elles rappellent tout à fait la fable de La Fontaine, où l'on se dispute la peau de l'ours. — Il est vrai que ces messieurs n'en sont encore qu'à la couleur du drapeau. C'est le point capital et préjudiciel à leurs yeux. Quand la France en sera là, elle avisera. Le duc de Nemours déclare que sa résolution est désormais d'attendre les événements. — Il n'est pas le seul. Il y aura quelqu'un, entre les deux conspirateurs, qui aura voix au chapitre, nous l'espérons bien.

*

SUR QUELQUES CHINOISERIES.

Nous trouvons dans le *Moniteur de la Loire* l'extrait suivant d'une lettre écrite de Shang-Haï, le

25 décembre 1856, par un jeune missionnaire de Saint-Etienne et qui donne de curieux détails sur un exercice militaire de la garnison de cette ville chinoise :

« Un spectacle plus bizarre est impossible à imaginer. Au milieu du champ d'exercice, de grandes pièces de toile peinte représentent les murs d'une ville forte avec une porte au milieu. Les soldats sont cachés derrière la toile ; en face siègent les mandarins qui commandent l'exercice.

« Au moment où il commence, un héraut armé d'un drapeau vient se prosterner devant ; puis un crieur monte derrière eux sur une estrade, transmet leur commandement à l'aide d'un porte-voix. Alors les portes s'ouvrent ; une douzaine d'officiers, montés sur de petits chevaux, s'avancent les premiers. Derrière eux, les soldats à pied accourent au petit trot, la robe retroussée comme des cuisinières à l'ouvrage.

« Sur quatre hommes, un d'eux porte, attaché sur le dos, une longue perche surmontée d'une banderole en forme de guidon. Quelques-uns sont armés de flèches, d'autres de haches, un très petit nombre porte avec gaucherie des fusils européens, et le plus grand nombre des fusils chinois grands comme nos fusils de remparts, et soutenus par deux hommes, suivis d'un troisième, chargé de la mèche et des munitions.

« Alors commence l'exercice. Ces étranges soldats se mettent à faire de vraies parades de tréteaux ; ils s'entremêlent les uns les autres, puis ils retournent se cacher derrière la toile. Au bout de quelques minutes ils apparaissent de nouveau, et l'exercice recommence. »

*

ON NE MORD PAS ENCORE.

Pas la moindre nouvelle des Tuileries ! L'héritier présomptif va bien, mais on n'a pas encore annoncé à la France sa première dent. — Le jeune Jean Joseph est bien en retard, sous ce rapport. Il est vrai qu'il se rattrape sous d'autres. — On sait qu'il agite ses petites mains, en guise de salut, quand ses camarades, les grenadiers, passent, tambour battant, devant lui. — O spectacle touchant et émouvant !

*

LE NEVEU DE SON ONCLE.

L.-N. Bonaparte a présidé le conseil d'Etat, selon la tradition ; il y a cette différence que l'oncle parlait, et bien, et que le neveu se tait et se borne à écouter ; l'un élucidait les questions, l'autre se borne à les laisser élucider. Nous nous demandons pourquoi le neveu n'est pas de l'Institut. Il nous semble que la tradition l'exige impérieusement. — Les palmes vertes, ajoutées à tant de palmes d'une autre couleur, hélas ! feraient cependant fort bien. C'est un diamant qui manque à la couronne qui brille sur le front impérial.

*

CANTON.

L'importance des événements dont Canton est le théâtre donne un intérêt d'actualité aux renseignements suivants, que nous empruntons à un journal anglais :

« Le port de Canton est bordé par deux villes : la ville chinoise et la ville tartare, qui sont séparées l'une de l'autre par une muraille de soixante pieds anglais de haut, couverte de verdure, de plantes rampantes et de buissons. A l'intérieur se trouve Canton, amas informe de petites maisons entremêlées d'arbres, mais n'offrant ni belles rues, ni places, ni aucune construction architecturale remarquable.

« La ville a neuf milles anglais de circonférence. La population qui habite les maisons est de 400,000 âmes, celle qui habite les barques est de 60,000, et la population des environs est près de 200,000. Il y a de deux à trois cents Européens. De même que

dans les villes turques, chaque profession est exercée dans une rue particulière.

« Il y a une rue pour les verreries, une pour les soies, une autre pour les docteurs, une quatrième pour les approvisionnements de bouche, et ainsi pour le reste.

« Entre les maisons se trouvent de petits temples, construits dans le même style que les autres bâtiments. Les boutiques sont ouvertes le jour en enlevant le devant de la maison jusqu'au niveau du sol. Les marchandises sont exposées dans des boîtes à compartiments, ou bien elles sont répandues sur des tables derrière lesquelles les marchands sont assis et travaillent.

« Les provisions surtout sont disposées avec beaucoup d'élégance. Un escalier étroit conduit à l'étage supérieur de la maison qui forme l'habitation du marchand et de sa famille. »

ÉCHOS DE RIO DE JANEIRO.

MANIFESTATION EN FAVEUR DU DOCTEUR TON-TON.

Correspondance chinoise.

Il existe sur les bords de la mer Jaune une colonie française peu importante actuellement, mais dont les progrès se développent sensiblement ; en raison directe de ses relations avec l'Europe.

La ville principale se nomme *Ri-Ri-Io-Io* ; nom assez burlesque mais qu'on prononce facilement après quelques années de pratique de la langue chinoise.

Il va sans dire que cette ville est peuplée de naturels assez agréables comme aspect physiologique et assez doux de caractère. La justice quoique tardive et peu austère, en ce qui concerne l'opinion, s'y pratique lentement mais finit par y dominer.

Si l'homme de talent y est méconnu quelquefois, en revanche le charlatan a beaucoup de chance d'y réussir. C'est un abus assez respecté d'ailleurs dans les villes les mieux policées de l'Europe ; il n'y a donc rien d'étonnant que l'*Asie* jouisse des mêmes avantages.

Dès l'origine de la colonie *Ri-Ri-Io-Io*, les naturels étonnés mais confiants, accueillirent volontiers les nouveaux venus ou les premiers venus, si l'on veut, et peu à peu entrèrent en relation d'intérêt avec eux.

Pendant les dix premières années — ce qui nous fait remonter au moyen-âge — il n'y avait à la vérité qu'un seul français dans la colonie de *Ri-Ri-Io-Io* ; aussi durant ce temps-là on n'entendit jamais parler de discussion ni de division dans la société française.

Le seul colon français n'eut jamais à se plaindre des autorités de son pays, attendu qu'il était son propre consul, et qu'en discutant ses intérêts avec lui-même, il n'avait aucun sujet de plaintes. Aussi son gouvernement enchanté de ses services l'aurait décoré, s'il n'avait succombé à une attaque populaire.

Le gouvernement qui succéda enchanté des rapports du consul de *Ri-Ri-Io-Io*, pensa avec raison à pousser l'émigration vers ces parages jaunes, et choisissant ses sujets ou pour mieux dire ne les choisissant pas, il en expédia un assez grand nombre, parmi lequel se trouvaient des gens de haute taille et de petite taille, de grands caractère et de petits caractère, des laborieux et des fâneurs, des bleus, des rouges, des blancs, des tricolores et des cabassoles. C'était enfin peuplé comme le reste de l'Univers ; le bon l'emportant sur le mauvais.

La colonie livrée au travail ou à la flânerie selon le caractère des individus marchait tant bien que mal, ni pire ni mieux : comme va le monde, c'est-à-dire que ceux qui travaillaient le plus n'étaient pas toujours les plus fortunés. Mais bah ! la philosophie ayant existé de tout temps — sans quoi on

l'eut inventée—et n'étant pas faite pour les chiens, suffisait aux cabassoles comme aux autres. L'harmonie régnait toujours entre le consul et ses administrés, attendu qu'il n'administrait pas du tout et que dans les différends qui surgissaient entre Francs et Gaulois, il se bornait à dire : « Mon ami, si vous avez tort, vous n'avez pas raison ; et vous, si vous avez raison vous n'avez pas tort ; » et les adversaires de s'embrasser ou de n'en rien faire selon leurs sympathies respectives.

Les choses pouvaient aller ainsi mille ans et plus si quelques cabassoles enrichis n'avaient cru devoir renier les cabassoles restés pauvres.

Il n'y avait pas trop moyen pour ceux-là cependant de faire les superbes. L'origine récente de leur récente fortune les chagrinait ; ils épuisèrent leur imagination et ne trouvèrent d'eux-mêmes aucun moyen de détruire l'harmonie existante ; mais patience, le diable vint à leur aide. Il leur souffla une idée incroyable, celle d'inventer le paupérisme, dans un pays où la richesse et l'abondance des récoltes, la douceur du climat l'ont exclu pour jamais. Il leur fallait pour réaliser cet audacieux projet, pour appeler l'attention sur leur mannequin, fantôme couvert de haillons, et baptisé de mensonges, il leur fallait quelque vieux décor de sacristie, avec l'autorité de ceux qui exploitent ce genre de domination spéculative. Ils trouvèrent bien vite un prêtre, puis deux, puis trois, — on sait qu'ils sortent de dessous terre, quand on les appelle et même quand on ne les appelle pas. —

Dès lors les riches cabassoles devinrent plus puissants, à leurs propres yeux, et pendant que les travailleurs insouciants poursuivaient leur but, pourvoient à leur existence et à celle de leur famille, les cabassoles machinaient leur petit travail de domination.

Ne voilà-t-il pas que la sacristie, aujourd'hui leur fait payer cher ses décors, et montant sur le piédestal érigé aux frais de ces cabassoles s'y met à leur place et fait profiter les confréries des bénéfices énormes prélevés sur la vanité.

Quelques enfants terribles des cabassoles ont bien signalé la supercherie, aussi vieille du reste que la plus vieille sottise ; mais on sait que la vanité comme la sottise sont des qualités invétérées, de telle sorte que les vieux cabassoles remorqués par la sacristie croient la remorquer. Il s'en suit que l'alliance continue, et que les ruses des uns étant presque aussi démasquées que la vanité des autres est bafouée, il a fallu inventer un moyen nouveau d'agir sur les populations.

Arrive dans ce but la manifestation en faveur du docteur *Ton-ton*. Voici ce que c'est.

Le docteur *Ton-ton* est un brave homme, lâtons nous de le dire ; mais le docteur *Ton-ton* n'a jamais pu infuser la science, bien qu'il ait formulé une infinité d'infusions, on dit même qu'il n'a pas inventé la vaccine ni prouvé que la dégénérescence de l'espèce humaine provint de la vaccine. Le docteur *Ton-ton* cependant, on doit le dire, est toujours prêt à se lever à toute heure du jour ou de la nuit pour administrer remèdes et cataplasmes, bouillons chauds et froids ; et l'on doit aussi l'avouer, il ne fait pas payer ses ordonnances à l'avance, et si on ne les lui paie pas après ses services, il n'intente pas de procès à ses clients. Ce qui veut dire que sa clientèle lui est reconnaissante. Les malades qu'il n'a pas pu guérir, ne font pas partie bien entendu de la manifestation ; et quant à ceux qui sont dans l'autre monde, il est tout naturel qu'ils n'y prennent aucune part.

Une manifestation comme celle là a toujours raison d'être, et nous sommes de l'avis de quelques uns : qu'à défaut d'argent, des remerciements valent toujours mieux que rien.

On parle d'offrir au docteur *Ton-ton* une médaille. Quelques esprits judicieux faisant partie de la manifestation ont conseillé de frapper seulement un côté de ladite médaille ; car les gens mal-

traités par le docteur *Ton-ton* ont aussi le droit incontestable de faire une manifestation. Alors, en ce cas, ils auront l'autre côté intact de la médaille pour faire inscrire leurs noms et l'expression de leurs malédictions.

Cette opinion généralement approuvée dans la colonie, fera probablement renoncer le docteur *Ton-ton* à un honneur réservé aux grands bienfaiteurs de l'humanité, aux savants, aux apôtres de la vérité ; et, la philosophie lui aidant, il se résoudra à refaire des cataplasmes et des infusions partout où la souffrance réclamera ses soins généreux et désintéressés.

Dans le cas où la sacristie et les cabassoles heureux de la colonie auraient compté sur cette manifestation pour faire de l'un d'eux un grand homme, et se servir de son influence dérisoire pour tromper les croyants, ils auront fait un pas de *clerc* pour ne pas dire un pas *clérical*.

Les dernières nouvelles nous confirment cette prévision, en annonçant qu'on recueille par tout des signatures qui appuieront une protestation contre la science éclairée et l'extrême générosité du docteur *Ton-ton*.

La colonie de *Ri-Ri-Io-Io* était bien plus heureuse quand elle n'avait qu'un seul habitant, et surtout quand la sacristie n'y était point implantée.

Pour copie conforme : AD. HUBERT.

BULLETIN HEBDOMADAIRE.

Avant d'entrer dans les nouvelles secondaires li- quidons un compte avec le *Jornal do Commercio*: les bons comptes font les bons amis.

Il s'agit des nouvelles du Paraguay. Le *Bisson* portant le pavillon français aurait reçu un coup de canon dans ses flancs, sans motifs ; le capitaine français aurait demandé la raison au commandant du fort *Humaita* et n'aurait reçu d'autre réponse que celle-ci : « Dépêchez-vous de fuir ou bien vous êtes coulé. » Telle était la première nouvelle annoncée par *Goliath*.

Le *Bisson* a reçu un coup de canon à boulet dans les flancs pour avoir été surpris à sonder les eaux du fort *Humaita* : telle était le semi-complément de la première nouvelle de *Goliath*.

Un officier brésilien ayant bien voulu converser avec les officiers du *Bisson* et ayant appris la mésaventure arrivée au navire de guerre français, s'attendait à voir son navire brésilien *** de guerre, reçu avec la même courtoisie ; traitement, dit le correspondant de *Goliath*, que la marine brésilienne n'eût certes pas supporté aussi stoïquement que le commandant du *Bisson*.

Telle est la troisième nouvelle non complémentaire donnée aujourd'hui par le *Jornal do Commercio*.

Pour laisser à nos lecteurs le plaisir d'apprécier les faits nous dirons deux mots sur ces trois nouvelles diverses.

1° Si le *Bisson* a reçu un coup de canon dans les flancs, sans en rendre dix, c'est que le *Bisson* se trouvait sciemment en contravention et qu'il est toujours glorieux à la force de s'incliner devant le droit.

2° Si le *Bisson* a reçu un coup de canon à boulet, surpris à sonder *flagrante delicto* dans les eaux du fort *Humaita*, le *Bisson* n'a reçu que son dû.

3° Si l'officier brésilien se croit assz noble et courageux, comme il le dit dans sa correspondance du *Jornal do Commercio* du 23 mai, pour ne pas essuyer impunément les bordées du fort *Humaita*, qu'il soit bien persuadé que le caractère français ne le cède en rien pour le courage et la noblesse à l'héroïsme brésilien.

La mora'e : la voici. C'est qu'on autorise trop les nations fortes et dites civilisées à se mêler des affaires d'autrui ; et que le Paraguay, connaissant l'histoire contemporaine a fort raison de traiter

brutalement les agents de Louis-Napoléon qui viennent se procurer les moyens de surprendre les secrets de défense que la nature a octroyés à des peuples moins nombreux et moins forts.

Quittons le sud pour le nord, et transportons-nous *féeriquement* à Rio de Janeiro place du Palais au *Cercle de l'Union*.

Nous déclarons d'abord ne faire aucune personnalité relativement aux honorables membres de cette institution sociale ; nous nous réservons deux mots seulement, sur l'un des élus, connu vulgairement sous le nom du *Marquis-Papon*.

Cet ex-jeune homme qui ne fut pas l'honneur du barreau français, va partir demain, nous a-t-on dit, aux frais du Cercle de l'Union. L'auguste Papon — car le titre de *marquis* est une superfluité, — a coûté 400,000, pour être vu, seulement pendant trois mois au Cercle de la place du Palais.

Ce n'est réellement pas trop cher pour avoir eu l'illusion de se trouver en société d'un *marquis*. Bien des honnêtes gens, nous dit-on, se présenteraient dans cette société choisie, et n'y seraient sans doute pas accueillis ; il suffit pour n'y avoir pas pied, nous a-t-on assuré, de manifester une certaine indépendance de caractère.

Enfin nous ne blâmons pas les membres qui se sont laissés influencer par la vanité un moment triomphante ; ces déceptions représentent à un certain degré le système des compensations humaines. L'Auguste Papon, sous un faux nom aurait pu vivre en coquin, comme il y en a tant, et rester honoré ; la providence l'a aveuglé sur le prestige de son premier nom de guerre, et a permis que tout ceux qui lui ont touché la main grands et petits, aillent vite se laver la leur... à la potasse.

Trêve de plaisanteries.

Quarante représentants de la nouvelle assemblée législative se sont réunis chez M. le vicomte d'Itaborahy, pour se concerter sur l'attitude à suivre vis-à-vis du nouveau ministère.

Si nous étions ministère nous statuerions sur l'attitude à tenir vis-à-vis des quarante membres besoigneux, et la chose est toute simple : il y a tant de réformes radicales à exécuter en présence d'une population toute disposée à les approuver.

La banque, nous assure-t-on, fait encore des siennes ; sous prétexte de compléter son fonds de réserve en or, elle a accaparé tout l'or de la place, sans se soucier de la gêne commerciale qui s'en suit et si bien qu'on paie une pièce de 20 mille reis d'une pataque à 400 reis. La banque remplit le rôle tout opposé au but de sa création, elle devait faciliter les transactions, elle les complique.

Tous les journaux ont publié l'adresse envoyée à l'assemblée législative par les employés de la poste pour obtenir une augmentation d'appointements. L'adresse a été envoyée à la commission respective ; nous espérons qu'elle sanctionnera favorablement, car le service public devra s'en ressentir. Nous savons pertinemment que certains employés, peu rétribués, font le service de jour et de nuit.

En passant, disons que nos abonnés de Valence ne reçoivent le journal qu'une fois par deux mois ; c'est désastreux pour nous, pauvre champion.

Nous dirons par la même occasion qu'il est *vergonnieux* de voir des lettres adressées au Paraguay ou au Chili, rester des six mois sur la table des lettres *poste-restante*, les consulats étrangers méritent une admonestation à ce sujet.

Les arrestations dans l'intérieur du Brésil effectuées contre les assassins, autrefois impunis, produisent le meilleur effet sur les populations ; la confiance s'en accroît, et le crime s'en épouvante. Tant-mieux pour la colonisation.

AD. HUBERT.

P. S. Une étoile nouvelle s'est levée au firmament politique et sa lumière ne le cède en rien aux astres de première grandeur ; nous aurons l'occasion d'en reparler : il s'agit de *O Arassoyaba*, publié dans la province de S. Paulo.

REVUE THEATRALE.

Théâtre lyrique.

On a donné encore une fois, le vendredi 15, la deuxième représentation de l'opéra *I Martiri*. M^{me} Julienne Déjean, MM. Bolcioni et Susini y ont obtenu le même succès que dans la première soirée.

Le spectacle de mardi dernier se composait du deuxième acte de *Lucrezia Borgia* interprété par M^{me} Julienne Déjean, MM. Bolcioni et Susini; du deuxième acte de *I Martiri*; du splendide *tercello* de l'opéra de Verdi *I Lombardi*, chanté par M^{me} Julienne Déjean, Lelmi et Susini; enfin, du quatrième acte d'*Ernani* par M^{me} Julienne Déjean, MM. Bolcioni et Susini.

Les spectacles ainsi composés d'éléments divers ne sont point de notre goût, cependant nous devons confesser que le public a manifesté sa satisfaction à chaque tomber de rideau.

Vendredi dernier on a donné l'opéra complet *I Martiri*, — moins l'air du ténor — et le quatrième acte d'*Ernani*. La soirée s'est prolongée assez tard, le public y a beaucoup applaudi, et l'ensemble artistique se composait en tout de trois sujets.

Les artistes, nous devons le dire, font tout leur possible pour attirer le public en attendant que la compagnie se complète.

M^{me} Déjean a paru dans les rôles de Pauline, de *Lucrece*, de Giselda et d'Elvira, ce qu'elle est toujours: aussi parfaite qu'inépuisable. Elle fait à elle seule aujourd'hui pour le théâtre ce que faisait autrefois M^{me} Charton; elle soutient tout l'édifice, lyriquement parlant; c'est une cariatide inébranlable.

M. Bolcioni moins bien placé dans le rôle de Gennaro que dans celui de Poliuto s'est trouvé plus à son aise dans le rôle d'*Ernani*. La faveur du public à son endroit ne se dément pas. Avec un peu plus de vigueur et d'assurance dans les notes élevées, il parviendra à plaire complètement. Il pêche par l'excès contraire de Gentile. Il est si facile d'avoir de l'énergie avec une *partner* comme M^{me} Déjean.

M. Susini, dans les rôles de *Severo*, d'*Alfonse pagano* et *Silva*, a été applaudi.

M. Lelmi dans le trio *dei Lombardi* a soutenu sa partie avec âme, il a même chanté avec goût. Nous le jugerons lorsqu'on lui confiera un rôle entier.

On répète, nous dit-on, *Fiorina*, opéra bouffe très apprécié en Italie. Ce sera un nouveau miracle accompli par une compagnie composée de trois artistes qui ne quittent pas la brèche. Nous nous imaginons facilement qu'ils doivent attendre avec impatience l'arrivée du paquebot sarde qui doit leur amener du renfort.

AD. HUBERT.

Assistance publique.

La souscription ouverte en faveur de M. Mège a été fermée définitivement. Nous avons entre les mains le reçu suivant :

« Reçu de M. Hubert, rédacteur du *Courrier du Brésil*, la somme de deux cent-un mille reis provenant d'une souscription ouverte en ma faveur dans son journal.

« Mège.

« Rio, 18 mai 1857. »

Société française de secours mutuels.

AVIS.

Le comité prie MM. les membres composant la première série et la deuxième commission dont l'exercice est expiré de vouloir bien envoyer leurs rapports au président.

La troisième commission actuellement en exercice se compose de :

MM. Halbout, rue da Valle n. 94 ;
Hubert, rue do Rozario n. 400 ;
Hyvernat, rue des Ourives n. 115 ;
Jugand, rue do Ouvidor n. 112.

Les sociétaires malades ou qui auront besoin de secours peuvent s'adresser chez les personnes ci-dessus désignées, ou chez l'un des membres du comité.

Témoignage d'estime pour M. Cabet (mort en Amérique.)

SOUSCRIPTION OUVERTE EN FAVEUR DE SA VEUVE ET DE SA FILLE.

Sous les auspices de MM. Carnot, ancien ministre de l'instruction publique; Guinard, ancien colonel de la garde nationale; Hodé, docteur médecin; Vauzy, rédacteur en chef du *Republicain populaire et social* en 1851.

MM. C. Licutaud 5\$, Marc Flaig et sa femme 30\$, A. Hubert, rédacteur du *Courrier du Brésil* 5\$, Thaumur, pharmacien de Paris 2\$, Charles Kornis, réfugié Hongrois 2\$, M^{me} Ribeiro 5\$, Auguste Chouin 2\$, Manoel Pereira de Sá Rego 5\$, M^{me} Suberbie 3\$, Aristide Roesch 5\$000, Jacques Roesch 5\$, Auguste Gauguet 2\$, Saturnin Soulé 2\$, Louis Sauvage Dufour 2\$, Biez fils 2\$, André Long 5\$, Eugène Bourotte 1\$, M^{me} Chirot 2\$, Dr. Level 5\$, Forest 500 rs, Edouard Béral 5\$, M. Martin 2\$, Roiffé 1\$, Michel Raybaud 2\$, Un anonyme (Brésilien) 10\$, Henri Rabattu 1\$, Brisson 5\$, Landreau 3\$, Alphonse Maupied 1\$, Gay 2\$, Froidefond 5\$, Déjean 5\$, Dr. Chomet 5\$, Brulatour 5\$, Jean Lacurte 5\$, M^{me} Guénard 2\$300. Total 140\$800.

La clôture de la souscription à Rio de Janeiro est définitivement fixée au 12 juin prochain.

MÉLANGES.

Portraits de femme.

DE LA FEMME POT AU FEU.

Qu'on nous pardonne ce titre, mais nous ne savions pas d'autre expression pour rendre notre pensée et nous prions le lecteur de passer sur cette excentricité.

La femme que nous avons nommée ainsi est un type fort commun que l'on rencontre partout et qui par cela même ne frappe pas mais qui, généralement, ennuie. C'est une femme qui n'a jamais l'air jeune quoiqu'elle le soit; sa coiffure se compose de ce que l'on appelle boudins, c'est-à-dire une grosse boucle de chaque côté de la figure crépée en dehors, plus ou moins lisse en dessus, retenue sur la tempe par un petit peigne qui s'avance sur l'œil et retombant en tire-bouchon jusqu'au bas de la joue, cette coiffure est en horreur aux peintres, elle est en effet anti-artistique et c'est pourquoi la femme *pot au feu* l'a adoptée à perpétuité, car les arts et elle sont brouillés à tout jamais. Est-elle au bal? vous la verrez vêtue d'une robe noisette ou lie de vin, une coiffure de blonde ornée de roses sera posée sur ses cheveux, sa robe ne sera ni tout-à-fait montante ni tout-à-fait décollée, de sorte que flottant entre ces deux façons, cette femme en a adopté une qui ne veut rien dire et lui sied horriblement. Est-ce chez elle que vous la voyez? elle porte alors une robe dont le corsage est trop court et dont les manches neuves forment un contraste frappant avec le reste du vêtement, car étant d'une économie dont rien n'approche, il faut que tout serve jusqu'au dernier morceau, et tant qu'une robe

peut être raccommodée il faut qu'elle le soit; elle porte sur cette robe un petit col plat qui est quelquefois un peu fané, mais peu importe, cette femme s'est dit: « mon col me fera quatre jours, » et bon gré mal gré, le col n'est changé qu'au jour convenu. Du reste cette régularité a ses avantages, car tout est tenu chez elle dans un ordre parfait, le parquet brille, le linge est aligné dans les armoires, les meubles ont leur place fixe qui ne varie jamais, mais en entrant vous vous sentez glacé sans en deviner la cause; cet appartement si bien tenu n'a pas l'air habité, vous cherchez en vain sur une table un livre qui vous décele les pensées de la maîtresse du logis, en vain sur le piano un album ouvert, les livres sont dans la bibliothèque et l'album dans le porte-musique; rien ne révèle la vie dans cette maison, le salon est glacé, on voit qu'on ne s'y tient jamais; dans la chambre à coucher brûlent deux pauvres tisons, la salle à manger seule est bien réchauffée, car c'est là seulement que se tient la femme *pot au feu*; là en effet elle peut surveiller son ouvrière et crier de temps en temps à sa cuisinière: « Marie, avez vous mis votre gigot à la broche?... Marie, il serait temps d'éplucher vos légumes. » Et une foule d'autres choses tout aussi intéressantes; et pendant ce temps elle raccommode force vieux bas qui n'en peuvent plus, puis se lève pour tailler un patron à sa couturière, puis se rassied, puis se relève pour aller chercher un torchon que sa cuisinière lui demande, puis va compter ses pots de confiture, ses bocaux de cornichons, puis enfin saisit son livre de dépense et reste de longues heures plongée dans ses méditations pour savoir si elle n'a pas trop dépensé de beurre ou si son charbon n'a pas été trop vite. Du reste prude autant qu'on peut l'être, elle n'admet chez elle que ceux qui peuvent lui exhiber leur contrat de mariage, elle est sans cesse à cheval sur sa vertu et dénigre toutes les femmes, mais sa vertu n'est pas bien difficile. Cette femme qui en fait un si pompeux étalage oublie de vous dire qu'elle a été fort peu entourée de séductions, que personne ne s'est avisé d'en vouloir à cette vertu qu'elle prône et que par conséquent elle n'a pas eu à défendre. Aussi plongée dans le devoir, elle ne voit que son mari; hors lui, il n'est pas d'homme au monde, mais devant lui elle est sans cesse en admiration, parce qu'il est instruit d'abord et qu'elle l'est fort peu, ensuite parce qu'il lui apporte de l'argent et qu'elle est fort sensible à ce procédé, enfin parce c'est le seul homme qui se soit jamais occupé d'elle et qu'elle a son petit amour-propre tout comme une autre.

Vous croyez peut-être d'après cela qu'elle s'efforce de lui plaire?... non, elle n'y songe seulement pas. Dès qu'il rentre, elle l'étourdit des détails du ménage; la bonne a fait ceci, il faut faire venir du bois, il n'y a plus de vin à la cave et autres détails de la même nature; il veut lui parler des affaires du dehors, de ce qu'il a vu, de ce qu'il veut faire, bon, elle ne l'écoute seulement pas et poursuit sa conversation sur le ménage car elle sent sa supériorité sur cet article et elle en abuse.

Si elle a des enfants, elle les retire de nourrice pour les faire rentrer en pension et de pension pour les marier, elle croit avoir rempli tous ses devoirs envers eux en prenant soin de son linge, en leur faisant faire de la tisane lorsqu'ils sont enrhumés et en veillant à ce qu'ils aient des habillements et des chaussures. Quant à leur morale, elle s'en préoccupe peu, leur caractère deviendra ce qu'il pourra, ce n'est pas son affaire. Elle a donné pour cela de l'argent. Elle a payé pour les faire allaiter, elle paye après pour les faire instruire et pense que donner son argent c'est donner tout ce qu'on peut à son enfant. Aussi à dix-huit ans, sa fille aura-t-elle une petite dot et son fils une charge d'avoué, ce qui fait qu'elle se considère comme une excellente mère.

Cette femme ne voit la vie que dans les petites choses, elle vous dira par exemple qu'elle n'a pas pu garder ses enfants auprès d'elle parce qu'elle n'aurait pu voir sa maison en désordre avec eux. Tout ce qui est sérieux dans l'existence disparaît pour elle devant la nécessité d'une lessive ou de tout autre détail de ménage; le ménage voilà son idée fixe, voilà le but vers lequel se dirigent toutes ses pensées; hors du ménage, elle ne voit rien; le ménage est un monde pour elle et ce qu'elle aime par dessus tout, ce n'est pas son mari, sa fille, son fils, ce n'est pas même telle occupation plutôt que telle autre, c'est le mélange de tout cela, c'est cette foule de petites occupations qui en découlent et qui remplissent sa vie, ce sont ses meubles, sa vaisselle, c'est le ménage enfin pour lui-même, et l'éloge qu'elle ambitionne le plus c'est d'entendre dire d'elle: — cette femme tient parfaitement son ménage. Ne comprenant rien aux arts en général et à la peinture en particulier, elle orne son salon d'une foule de croûtes qu'elle achète seulement pour les cadres; elle trouve que les cadres dorés ornent bien tout; ce qui est original lui semble ridicule et toute mode nouvelle la suffoque; elle aime ce qui est riche, ce qui a l'air *costu*, comme elle dit; aussi a-t-elle de fort beau linge, des robes de soie et de belles dentelles dans ses armoires; mais tout cela elle ne l'exhibe qu'une fois par an pour une messe de mariage ou un baptême; alors elle sort toutes ses bagues, tous ses bijoux et se croit superbe, mais tout cela a passé de mode et personne ne se doute en la voyant qu'elle soit en grande toilette. Incapable d'avoir un mouvement généreux, incapable aussi de commettre une mauvaise action; plutôt bonne que méchante et cependant se plaisant à médire, aigre dans son intérieur, insipide dans la société, ayant le commandement dur avec ses inférieurs et la parole micilleuse pour ses supérieurs, possédant au plus haut point l'amour de la richesse et de l'économie. Type banal enfin de ce qui n'est ni bien ni mal, qui ne choque ni n'attire et qui cependant repousse à la longue. Voilà ce que nous avons cru devoir appeler la femme *pot au feu*.

Adèle TOUSSAIN.

VARIÉTÉS.

Echos de Paris.

Madame de Z., était allée cet été aux Eaux-Bonnes, avec sa mère. — Retenu à Paris par ses affaires, son mari ne devait la rejoindre qu'à la fin de la saison. — Madame de Z... se trouvait seule, sous la surveillance d'une mère chérie, bien décidée d'avance à laisser sa fille faire tout ce qui lui plairait. Madame de Z... était donc libre. Un charmant cavalier, profitant de cette liberté et du laisser-aller de la vie des eaux, parvint à se faire supporter, sinon à se faire écouter par la belle baigneuse.

Un soir, — on attendait le mari le lendemain matin, — un soir, surexcité sans doute par l'idée qu'il ne pourra plus approcher celle qu'il aime, dans le feu d'une déclaration toute byronienne, l'amoureux fait passer, du doigt de la dame au sien, un brillant — magnifique, — mais dont la valeur intrinsèque disparaissait complètement devant le prix du gage d'amour arraché à l'objet chéri d'une flamme pure et platonique.

Or, le lendemain, il fallut bien avouer au mari ce qu'était devenue la bague... M. de Z... est un homme du monde, prudent, spirituel, et, je le répète, homme du monde. Il se moqua d'abord de sa femme et de sa crédulité à l'égard d'un amoureux qui dérobe des gages d'amour de mille écus; ensuite il se rendit chez le monsieur, qui faisait ses malles. N'ayant pas la force de supporter le spectacle du bonheur de M. de Z..., il fuyait les Eaux-Bonnes, emportant dans son cœur l'image de sa bien-aimée, et à son doigt... le seul gage de son bonheur...

— Mon Dieu! lui dit M. de Z... en voyant l'émotion du jeune cavalier, vous vous éloignez, c'est bien! et je vous plains, au contraire... Combien vous devez souffrir... pauvre ami... car ma femme est aussi vertueuse que l'elle... Elle m'a tout dit...

et je venais reprendre le gage que vous lui avez ravi... Mais, votre chagrin me perce le cœur, et puisque vous vous en allez... je comprends qu'il vous soit pénible de vous défaire de ce souvenir... Un gage, quel qu'il soit, a toujours le même prix pour l'amoureux, du moment qu'il a appartenu à la femme aimée. Rendez-moi la bague, laquelle je tiens beaucoup, moi, et choisissez entre ces trois objets, qui ont tous trois été portés par ma femme. Et il mit devant ses yeux: — un bouquet de violettes fanées, — un vieux gant blanc — et un bout de ruban bleu.

La Question d'argent nous a remis en mémoire une question d'argent qui fut adressée à un ami de son auteur. A cette époque-là, N*** n'était pas millionnaire: il ne l'est peut-être pas encore aujourd'hui, mais il le sera bientôt; N*** faisait alors modestement la cour aux grisettes... Un jour, — non, c'était un soir, une charmante ouvrière, le plus charmant petit minois chiffonné qu'ait pu rêver le créateur du type de Nichette, se trouve sur le passage de son ami; — il prend feu, est agréé, et comme N*** est bon garçon, il revient voir la grisette... La gracieuse enfant, heureuse de son bonheur, s'occupait peu des besoins matériels, les vingt-cinq sous qu'elle gagnait dans son magasin lui suffisaient, et jamais il n'était question d'argent. Ça étonnait beaucoup N*** qui avait dit à sa petite amie:

— Quand tu désireras quelque chose, puisque tu as honte de m'en parler, et que je ne puis deviner ce dont tu as envie, tu tourneras le petit bonhomme en plâtre qui est sur la cheminée, — je saurai ce que cela signifie.

Ils se brouillèrent. N*** n'avait pas encore vu le dos du petit bonhomme. Mais ce que la grisette n'avait pas osé faire, la lorette le fit: devenue femme entretenue — tout le monde a de l'avancement ici-bas — l'ouvrière se souvint de N***, et, dans un moment de panne, elle lui écrivit:

« Mon cher ami,

« Mon petit bonhomme vous attend avec impatience et s'ennuie bien en regardant le mur. »

— Encore une illusion qui s'en va, dit N*** en lui envoyant vingt-cinq louis d'un franc.

X... a eu des créanciers... il n'en a plus maintenant; non pas qu'ils soient morts, — mais il les a payés. Quoi qu'il en soit, il a conservé de joyeux souvenirs de ces années de misère et de lutte pendant lesquelles on dine... quelquefois, comme dit Murger, à la table d'hôte du hasard et au restaurant de l'occasion.

— Le difficile, nous disait-il dernièrement, le difficile n'est pas de faire des dettes, encore moins de les payer; le difficile est de faire patienter un créancier; — c'est une science que bien des gens ignorent. Quand vous apercevez un de vos créanciers: ne l'évitez pas, allez à lui franchement; parlez-lui de votre dette, et, croyez-le bien, il vous quittera satisfait, se disant: C'est un honnête homme... un peu gêné pour le moment... mais il n'y a rien à craindre; il est bon! C'est tellement vrai, ajoutait-il, que lorsque j'étais jeune homme, je disais à ceux qui me réclamaient de l'argent: — « Je n'en ai pas aujourd'hui, j'en attends tous les jours j'ai écrit à mon pays, mais vous savez les notaires, ça reçoit une lettre, ça la met sous un serre-papiers; et puis, va te faire fiche, ils n'y pensent plus. » — Eh bien! ils s'en allaient contents, il y en a même un plus modéré que les autres qui m'offrit de l'argent pour faire le voyage.

Tout le monde n'a pas le même procédé pour recevoir les réclamations des créanciers. — Le comte de ***, ex-capitaine de cavalerie, use d'une méthode plus ingénieuse, mais un peu moins conciliatrice.

Son sellier se présente un matin chez lui et insiste pour être reçu. — On l'introduit enfin, et il se permet vis à vis de son débiteur une sortie que ce dernier trouve de mauvais goût.

— Mon cher monsieur, lui dit le comte de *** après l'avoir patiemment écouté, j'aime avant tout les gens polis, et vous ne l'êtes point; où vous croyez-vous? que diable! je solderai tous mes créanciers... les uns après les autres, c'est vrai, mais ils seront tous payés. — Vous voyez bien cette liste, elle contient les noms de mes créanciers, ils doivent être payés dans l'ordre où ils sont placés sur ce papier; vous aviez le n. 7... vous aurez désormais le n. 11... — N'ajoutez rien, car je vous repousserais encore vers la gauche.

Je ne sais comment le brave sellier accueillit cette défaite... mais lorsqu'il sortit de chez le comte

***, il était arrivé peu à peu au n. 1107 et dernier de la liste.

Cherchez le long du canal Saint-Denis. Vous finirez par trouver deux grands magasins de chevaux de louage — pour bateliers. L'un des loueurs a pris pour enseigne ces trois mots secs:

CHEVAUX DE HALAGE.

Mais l'écriveau rival est plus éloquent!

Messieurs les marinières qui auront besoin de chevaux n'ont pas besoin de se gêner, il y a à la maison.

Et on a remarqué que messieurs les marinières s'adressent — de préférence — à l'endroit où les chevaux s'offrent avec une orthographe si engageante. Voilà ce que c'est que de n'être pas chicbe de mots et de politesse — envers la pratique!

Il est bien heureux, Alexandre Dumas père, d'avoir un domestique pareil!

S'il s'appelle Mathias, ce n'est pas sa faute! Et que de qualités pour balancer ce malheur! Mathias est un Allemand pour l'ordre, — un Hollandais pour la propreté, — un Turc pour la tempérance. Quant à l'économie, il en apprendrait là-dessus à la première fourmi venue. — Il réunit en sa personne toute la sagesse des nations — toutes les vertus théologiques possibles. Son seul chagrin, c'est que son maître ne lui ressemble pas trait pour trait; — c'est sur tout qu'un homme — qui sait tant de choses — n'ait jamais pu apprendre l'itinéraire à suivre — pour aller à la caisse d'épargne. Étonnante lacune d'une mémoire d'ailleurs excellente, — à ce que dit Mathias.

L'autre jour, le médecin de M. Dumas père — lui trouve un peu d'échauffement — par suite d'une vingtaine de volumes que le grand romancier avait écrits la nuit précédente. Il lui ordonne de prendre médecine.

Il repasse quelques heures après dans la rue d'Amsterdam. M. Dumas père était guéri; mais le fidèle Mathias avait des coliques.

— Ah! monsieur, dit le fidèle Mathias — en gémissant, — encore une nouvelle imprudence de M. Dumas!...

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il avait ouvert la croisée, — il voulait jeter votre drogue, — cet homme-là jette tout par les fenêtres!... Heureusement que j'étais là, et je l'ai pris, moi, le remède! continua Mathias, — qui se tordait.

— Comment, pris? Vous étiez donc malade?

— Non, monsieur... Mais fallait-il la laisser perdre?... une drogue si chère!

Et Mathias, se levant brusquement, courut à la porte d'un pied agile, et s'enfuit on ne sait où — ni pourquoi. — Ce pauvre Mathias!

Il serait à souhaiter que tous les maîtres de pensions prissent exemple sur madame S..., institutrice à Montbelliard.

La candeur de l'enfance est une fleur si facile à ternir! Evitez tout ce qui peut ressembler, même de loin, à une inconvenance. — Cherchez les périphrases, — feuillotez sans repos le dictionnaire des synonymes, — et dites comme madame S..., non pas des *queues de cerises*..., si donc!

Mais des manches de cerises! à la bonne heure! *Maxima debetur puero reverentia*. — Et pourtant madame S..., ne sait pas le latin.

Eprouvés par vingt années de ménage, deux bons villageois fêtaient l'Épiphanie en tête-à-tête et désiraient chacun la fève pour faire à son convive... la surprise de partager avec lui la couronne éphémère du banquet et de l'amitié. — Ce fut le mari qui eut la fève. — Ce fut la femme qui devint reine. A la fin du repas, le mari, déjà échauffé par quelques verres d'un petit vin vieilli derrière les fagots, dit à sa femme:

— Tiens! si tu criais — le roi boit! — ce serait drôle!

— Bah! dit la femme, nous sommes seuls, à quoi cela servirait-il? Ce serait bon s'il y avait là les voisins!

— Tu crieras — le roi boit — pour me faire plaisir!

— Je ne veux pas crier, je ne crierai pas!

— Tu ne veux pas crier, eh bien, je te battra!

— Tu me battras, mais je ne crierai pas!

— Tiens! tiens! tiens! et à chaque — tiens — un soufflet tombait sur la joue de la pauvre femme; — sa royauté lui coûtait cher.

— Tu me battras donc toujours! passe encore autrefois... il y avait des compensations, — et les

sanglots coupaient sa voix, sans interrompre les — tiens—et les soufflets de son brutal époux, — je serai donc toujours malheureuse, je vais me jeter dans la mare.

— Vas-y, si ça te fait plaisir, — répondit le mari fatigué et cessant tout à coup de frapper, — vas-y, et bon voyage, — j'épouserai Jeanneton qui fait si bien la soupe aux choux et qui criera fort l'an prochain — le roi boit !

— C'est comme ça ! eh bien ! je vais m'y jeter pour tout de bon. — Mais, arrivée à la mare, elle fit cette réflexion : — Me noyer pour qu'il épouse Jeanneton et se moque de moi avec elle ! allons, donc, pas si bête ! — et comme elle entendait son mari qui, revenu à de meilleurs sentiments, l'avait suivie pour s'opposer à son funèbre projet, elle ajouta : — mais il faut qu'il reçoive une leçon, je veux lui en faire la joie ou la peur, — et, se blottissant derrière une grosse pierre, elle lança son fichu dans l'eau.

— Mon Dieu ! se dit le mari, quelle idiote ! elle a pris tout cela au sérieux ! Et il se jeta résolument dans la mare à l'endroit même où surnageait le fichu de celle qui lui avait fait vingt années de bonheur.

— Eh ! Pierre ! eh ! Pierre ! cria-t-elle, quand elle l'eut bien vu barboter ; — eh ! Pierre ! — le roi boit !

C'est ainsi que la femme cède, — quand elle cède.

Onguent et pilules Holloway, les meilleurs remèdes contre les maladies des femmes. — L'efficacité de ces pilules particulièrement dans les maladies auxquelles les femmes sont sujettes paraît incroyable, si les guérisons journalières opérées dans l'Inde n'en étaient des preuves palpables. Il n'est pas douteux qu'il n'y a dans le monde aucun autre remède qui puisse lui être comparé pour guérir les maladies du beau sexe ; aussi engageons-nous fortement à en faire un essai qui ne manquera pas de les mettre en crédit.

ANNONCES.

Gaudin,

57. RUE D'AJUDA 57.

Vient de recevoir un grand assortiment de broserie fines et ordinaires ainsi que pour cuivre et bijoux, pinceaux pour peintre, plumeaux, vernis, cirage, cornes, damiers, papeterie, chaussettes assorties, chemises et divers autres articles.

Victor Frond, photographe

RUE D'ASSEMBLÉE N. 34.

Portraits en noir et coloriés de toutes dimensions. — Leçons de photographie. — Vente d'instruments. Stéréoscopes. — Aquarelles. — Paysages. — Bijoux pour médaillons, broches, bracelets, etc., etc.

Rue d'AJuda n. 57 B.

On trouvera continuellement des chambres meublées et non meublées bien tapissées, ainsi qu'un bon service de chambre.

Au besoin on pourra prendre pension dans la maison.

Hôtel Ravot.

163 RUE DO OUVIDOR 163

Restaurant et bains, chambres et appartements meublés.

Cet hôtel, qui vient de subir d'importantes améliorations, est situé au centre des affaires et à la proximité des théâtres. Il offre aux voyageurs toutes les commodités possibles.

Restaurant e banhos, quartos e salas mobiliadas.

Este hotel, que acaba de passar por grandes melhoramentos, está situado no centro do commercio et na proximidade dos theatros e offerece aos viajantes todos os commodos possiveis.

Isambert, naturaliste,

RUE S. JOSE N. 60.

Les personnes qui désirent envoyer en Europe des collections de papillons, d'oiseaux rares du pays, d'animaux de toute sorte, enfin des objets de curiosité, trouveront chez M. Isambert un musée aussi complet que possible dans ce genre.

Bouurrelets d'enfants.

On trouve des bouurrelets d'enfants et un assortiment complet de chapellerie chez

Ruch, rue S. José n. 61.

1 Place da Constituição 1

M. Loth, ayant obtenu une médaille de bronze à la grande exposition française de 1849, seul propriétaire de l'établissement situé au *Largo do Rocio n. 1*, a l'honneur de prévenir le public de Rio de Janeiro et MM. les négociants qui l'ont honoré jusqu'à ce jour de leur confiance, qu'il reçoit des premières fabriques de Paris tous ses lits en *fer fondu*, simples ou avec les plus riches ornemens ; les lits de collège seulement se fabriquent dans ses ateliers. Il reçoit aussi un très grand assortiment de lits d'enfants, berceaux à balance garnis ou simples ; enfin, tous les articles en fer qu'on puisse désirer.

Indépendamment de ces articles, il tient tout ce qui concerne la literie : matelas de crin, de laine et de *capim*, oreillers et traversins.

Depuis qu'il a remplacé M. Finet, l'ancien propriétaire, M. Loth a joint à ce grand établissement un atelier d'ébénisterie, ainsi qu'un magasin où l'on trouve une grande variété de meubles fabriqués à Paris et dans ses ateliers : des chaises, des fauteuils de tous genres, chaises à bascule, chaises dormeuses, de repos pour les malades (dont M. Loth seul a le modèle) ; lit se pliant en un très petit volume bon pour les voyages de l'intérieur ; baraques de campement et de bains ; machines à carder le crin et la laine, d'un système tout nouveau ; confection de matelats de crin, *capim*, laine, coco et crin végétal d'Afrique.

On se charge dans l'établissement d'apprêter en un jour le meilleur des lits possibles. On échange et achète toutes les marchandises qui ont rapport au commerce de la maison.

Atelier de modes et confections

DE

MME ANNA RIBEIRO

Rue da Quitanda n. 19.

LOCATION DE LIVRES.

71. Rue do Cano 71.

On loue des livres au mois.

SAGE-FEMME.

Madame Dupont-Berscheld.

DU DECHÉ DE LUXEMBOURG.

Maitresse-sage-femme.

De la faculté de Paris, et approuvée par celle de Rio de Janeiro.

Madame Dupont, ayant fait de longues et consciencieuses études dans les hôpitaux de Paris, et ayant pratiqué pendant un certain temps dans cette ville, a l'honneur de se recommander au respectable public de Rio de Janeiro. — Donne des consultations et prend des pensionnaires, demeure actuellement rue de l'Assemblée n. 102, premier étage.

CARDOZE, BOUIS ET Cie

Maison de l'union commerciale

RUE DU ROZARIO N. 75.

Grand assortiment de marchandises et objets de mercerie.

Font savoir au respectable public, qu'en outre du grand et varié assortiment de marchandises anglaises, françaises, allemandes, suisses et américaines de laine, de fil, de coton et de soie que l'on trouve dans leur établissement, ils viennent de recevoir une partie de soieries de différentes qualités, se composant de *nobrezas* noires de qualité supérieure, soie brodées, noire, blanche et de couleur ; serges fines, espagnole et française ; velours noirs et de couleur ; mérinos fins, alpaca, *lapim*, satin noir et un grand nombre d'autres marchandises de soie, ainsi que du velours noir léger et de toutes couleurs, et un assortiment varié de marchandises de toute espèce.

Ils ont également une grande variété d'objets de mercerie qui, ayant été achetés au comptant, sont

vendus à si bon compte qu'il doit être avantageux pour MM. les négociants, les *meccates*, et même pour les familles de venir visiter cet établissement, afin de pouvoir s'assurer de la différence existant entre les prix de vente de cet établissement et ceux des autres magasins.

On vend en gros et en détail, et l'on se charge d'emballer et d'expédier les marchandises.

JULES ETIENNE,

Peintre,

a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'ouvrir un atelier de peinture *rue dos Latoeiros n. 13 maison du Café impartial*, qu'il entreprend toute espèce de peinture en général, tels que stores, armoires, décors, lettres sur tous les métaux, sur le verre et par tous les systèmes connus avec promptitude et pour les prix les plus modérés.

Après maintes expériences et de longues années de pratique, il se trouve à même de satisfaire les personnes qui l'honoreront de leur confiance ; il s'engage à garantir la solidité, la durée et le bien fait de ses travaux.

M. Etienne prie les personnes qui douterait de ce donner la peine de visiter son atelier ; ils seront à même de juger du travail. Rue dos Latoeiros n. 13.

ACHILLE PICARD

Rue Nova do Ouvidor n. 2.

Premier étage.

Fabricant et blanchisseur de chapeaux de paille, remet à la forme la plus moderne les chapeaux de formes anciennes. Il a reçu d'Europe par le dernier paquet des marchandises de bon goût qu'il vend à un bénéfice très minime, telles que : capotes et chapeaux de soie pour dames, garnis de plumes et de blonde dans les prix de 10\$ à 12\$, et fournitures de modes diverses.

Habillemens confectionnés pour hommes, pour femmes et pour enfants.

AUX MODES DE PARIS.

MAISON GARAT & COMP.

Rue do Ouvidor n. 126 B, au coin de la rue dos Latoeiros.

La maison Garat et compagnie est tellement bien fournie d'habillemens de toute sorte, qu'il serait impossible de trouver, même à Paris, capitale de la mode, des costumes qui ne se rencontreraient pas dans son assortiment.

On y trouve les habits, les paletots, les redingotes taillés dans le goût le plus moderne et à toutes les mesures. Ses gilets de la plus haute nouveauté sont d'une rare fraîcheur ; et les cravates dont la variété est infinie proviennent d'une fabrique célèbre et toute spéciale de Paris.

Costumes de voyage.

En outre des toilettes sérieuses de ville, et des habillemens de luxe, MM. Garat et comp. peuvent offrir au public tous les costumes les plus complets de voyage : paletots, manteaux, en drap et caoutchouc, souliers en caoutchouc pour hommes, femmes et enfants ; ainsi que des guêtres courtes et longues de la même composition ; souliers de Biarritz pour baignade remplaçant avantageusement les pantoufles de laine.

Objets variés.

Malles de voyage. — Sacs de nuit. — Gibecières à argent et autres en cuir pour remplacer la bouteille de verre. — Canes. — Cravaches. — Casquettes. — Chapeaux d'enfants. — Chemises d'enfants. — Gilets de flanelle et de coton, etc., etc.

Le tout à des prix très modérés, comme venant directement de Paris.

MADAME LOUIS

repasseuse en linge fin rue du Cattete n. 70.

FABRIQUE DE PATES A L'INSTAR DE L'ITALIE

de Raphaël stagni

16 RUA NOVA DO CONDE 16.

MACARONIS, VERMICELLE, ETOILES

et diverses autres qualités de pâtes.



AU LIVRE MUSICAL.

52. Rue da Quitanda n. 52.

CARVALHO

Instruments de musique et de chirurgie. — Instruments d'optique. — Articles de bureau. Objets de fantaisie.

CAFE DE L'UNIVERS.

63. Rue des Ourives 63.

Le propriétaire de cet établissement a l'honneur de faire part à ses compatriotes qu'il vient de faire de grandes réparations et améliorations dans son salon, et que l'on y trouvera les rafraichissements les plus recherchés des meilleures qualités. Ses billards viennent d'être réparés à neuf et sortant des ateliers de M. Miranda, si avantageusement connu. L'on y trouvera également un magnifique billard anglais dit *Bagatel* livré au public sans frais. Enfin le propriétaire a fait tous ses efforts pour faire de son café un lieu de rendez-vous d'amis; il espère que ses compatriotes voudront bien l'honorer de leur visite. — Service à la française.

HOTEL CAPELLE.

Cet établissement le mieux situé sur la praia de Botafogo, en face le débarcadere du vapeur, peut offrir aux familles qui vont y passer la journée tout le confortable qu'elles peuvent désirer. — Salles particulières, rafraichissements à la glace, les meilleurs vins: tonnelles, jeu de billard, écurie pour recevoir et nourrir les chevaux des hôtes, entrée pour voitures du côté de la praia et rue S. Clemente n. 3 C. — Le service est fait promptement et avec soin. Chevaux pour louer aux personnes qui voudraient aller au Jardin Botanique. Piano pour l'agrément des familles. — Modicité des prix.

114. Praia de Botafogo 114.

ROCHER, CHIRURGIEN-DENTISTE

successeur du Dr. Dupont, rue do Ouvidor c. 138, entrée par la rue da Valla n. 71.

32. RUE DE LAVRADIO 32.

Auvigne fabricant de chocolat et de café à la mode française, prévient le public de Rio de Janeiro, ses amis et particulièrement les personnes qui ont l'habitude de se servir chez lui, que pour donner plus d'extension son commerce, il vient d'ouvrir une nouvelle maison rue de Lavradio n. 32. On y trouvera toujours, comme dans la rue da Valla n. 43, les meilleurs chocolats et cafés. Son atelier étant assez vaste pour pouvoir y monter plusieurs mécaniques, M. Auvigne sera en mesure de fournir à toute commande de gros ou de détail. Toutes les marchandises portent sur leur enveloppe a marque de l'établissement. Confitures de coings, gelées et marmelades.

GIERKENS, CORDONNIER.

Rue dos Latociros n. 61.

Tient un assortiment complet de bottines à élastiques pour dames, avec ou sans talons.

Cabinet de consultations homœopathiques.

Des Drs. Luciano Lopes Pereira
 et

J. R. de Oliveira Vereza.

40. Rua das Violas 40

Le Dr. Luciano traite spécialement les maladies syphilitiques, les gonorrhées et fleurs blanches pour les quelles il emploie des médicaments homœopathiques indigènes d'une action supérieure à ceux déjà connus.

Le Dr. Vereza se dédie principalement aux maladies des femmes, des enfants et à l'accouchement.

On trouvera toujours l'un des deux médecins au Cabinet, et en toute occasion on pourra trouver le Dr. Luciano à sa demeure rue das Violas n. 80, deuxième étage; et le Dr. Vereza rue da Quitanda n. 7 où il habite.

On traite les pauvres gratuitement.

Unique et légitime dépôt de glaces des manufactures de France.

BROT ET FILS

Rue do Ouvidor n. 47.

Entreprennent tout ce qui concerne la miroiterie et ont toujours le plus bel assortiment de glaces avec cadres dorés, venant de Paris.

Maison DEROCHE et C^e, 127, rue d'Ouvidor.

Nougat blanc de Marseille.

RACAHOUT DES ARABES.

Pastilles de Nafé et sirop de Nafé.

CRACKNELS.

EAU DE VICHY.

Magnésie de Rogé.

FERRUGINEUX DE NANCY.

Sirop de citrate de fer.

PEINTRE EN BATIMENTS.

A. SIMON, rue do Cano n. 89.

Fait tous les travaux qui constituent la peinture en bâtiment; tels que les bois, les marbres, le décor, les lettres, les emblèmes; entreprend toute espèce de travaux à forfait et à des prix très raisonnables.

S'engage à faire les travaux de peinture à bord des navires dans le plus bref délai.

Cabinets d'affaires civiles commerciales et contentieuses.

RUE BAILLET N. 3, A PARIS.

M. Beluze a l'honneur d'informer les personnes qui auraient besoin à Paris d'un agent ou d'un mandataire pour affaires civiles, commerciales ou contentieuses qu'ils peuvent s'adresser à l'adresse ci-dessus en toute confiance.

Ses nombreuses relations avec les principales villes de France et de l'étranger le mettent à même de poursuivre ou de surveiller les affaires litigieuses dans presque tous les pays.

MADAME SOREL

Sage-femme.

Reçue par les facultés de Paris, de Strasbourg et de Rio de Janeiro. — Rue d'Assemblée n. 111.

HOTEL JOUVIN.

Air pur et charnant point de vue.

Cet établissement, l'un des plus confortables de Rio de Janeiro, se trouve situé sur la montagne Sainte-Thérèse.

Fièvre jaune, éléphantiasis, syphilis, impigem, maladies chroniques e cutanées.

Guerison infailible par les pilules Paulistanas.

Ces pilules merveilleuses sont dues à la découverte de M. Etcheoin, honorablement connu dans la province de Saint-Paul. Ces pilules composées en totalité de plantes et de racines indigènes: ont été approuvées par une réunion de médecins célèbres.

DÉPÔTS:

Rio de Janeiro, rue do Parto n. 119, et rue dos Pescadores n. 1, primeiro andar.

S. Paulo, rue do Carmo n. 3.

Santos, Georges Lausmann, Caes n. 5.

Porto d'Estrella, S. Feliz, Fragozo, o Loticario José Paulo da Rosa.

Porto das Caixas, chez M. José Pires Mancel, Pharmacien.

VINS DE CHAMPAGNE.

Les personnes qui désirent du véritable vin de champagne peuvent se diriger rue dos Barbons n. 29.

Guérison pour tous!!

ONGUENT HOLLOWAY.

Privilegié par presque tous les gouvernements. Recommandé par les plus célèbres médecins du siècle. Connu de la manière la plus avantageuse dans tous les pays du monde et efficace sous tous les climats.

Seize autorisations et privilèges spéciaux accordés par autant de gouvernements à l'Onguent Holloway attestent d'une manière irrécusable son efficacité curative.

La plus grande partie des hôpitaux tant militaires que civils en font une consommation immense parce que les médecins ont fini par se convaincre que pour les maladies externes, en particulier, il est impossible de trouver un remède plus général dans son application, plus prompt dans ses effets ni plus certain dans ces résultats.

Cette conviction, qui gagne chaque jour en force dans tous les endroits où cet Onguent est connu, a donné à sa vente un développement immense.

De tels résultats ne s'obtiennent pas sans un mérite intrinsèque et véritable.

Les pots de cet Onguent se vendent dans l'établissement du Professeur Holloway, à Londres, Strand, 244.

Chaque pot est accompagné d'une instruction indiquant la manière de s'en servir.

Dépôts au Brésil: A Rio de Janeiro, chez MM. dos Santos Mosquita, rue Direita n. 26; H. Prins, rue do Hospicio. A Pernambouc, MM. Louin & C^e. A Porto-Alegre, M. A. Cornetel. A Bahia, MM. Von Bergen & C^e. A Maranhão, MM. J.-J. de Azevedo Almeida & C^e.

RIO DE JANEIRO

Imp. de N. VIANNA & FILS, rue d'Ajeda n. 79.